

Études littéraires africaines

SEILLAN (Jean-Marie), *Aux sources du roman colonial (1863-1914). L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2006, 509 p., bibl., index - ISBN 2-84586-617-8



Pierre Halen

Numéro 22, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041250ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041250ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2006). Compte rendu de [SEILLAN (Jean-Marie), *Aux sources du roman colonial (1863-1914). L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2006, 509 p., bibl., index - ISBN 2-84586-617-8]. *Études littéraires africaines*, (22), 41–42. <https://doi.org/10.7202/1041250ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Israël et la Palestine ou dans la frontière nord-sud à Chypre, ou encore dans l'espace Schengen européen. Bien que ce volume ne nous dise pas où va s'arrêter l'Europe dans son expansion géopolitique et juridique, il nous renseigne sur les enchevêtrements, notamment théoriques, entre diaspora, exil et immigration, et sur une perspective postcoloniale qui provincialise l'Europe tout en globalisant l'Afrique.

■ Chantal ZABUS

■ SEILLAN (JEAN-MARIE), *AUX SOURCES DU ROMAN COLONIAL (1863-1914). L'AFRIQUE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE*. PARIS : KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2006, 509 P., BIBL., INDEX - ISBN 2-84586-617-8.

En dehors d'un titre qui aurait pu être plus précis dans sa formulation, ce volumineux essai d'histoire littéraire ne mérite assurément que des louanges. Par ses longues analyses il éclaire en effet de façon circonstanciée, et même, a-t-on envie de dire, de manière définitive, un corpus très vaste, parfaitement situé dans le temps et dans son objet : la représentation littéraire (et paralittéraire) de l'Afrique depuis les dernières décennies du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale, de la part d'auteurs français divers, entre l'exotisme romantique à dominante orientalisante, nous dit-on, et la littérature coloniale "proprement dite" (p. 7). Il ne s'agit donc pas de l'Afrique, mais de son imagerie littéraire en France, ce qui introduit tout de même une solide nuance. Il ne s'agit pas non plus ni de la littérature coloniale comme l'auteur le laisse parfois supposer (p. 23, 27, e.a.), ni des "sources du roman colonial" : à ce dernier, qui ne s'épanouirait qu'après 1918, il n'est fait que quelques allusions et rien n'est véritablement démontré d'une filiation littéraire, le propos étant résolument centré sur la période annoncée. Plutôt que d'une tradition débouchant sur le roman colonial (dont les réalisations sont diverses), c'est peut-être davantage d'un certain imaginaire à propos de l'Afrique et de l'Ailleurs, dont on trouverait sans doute des traces aujourd'hui dans les mondes "post-coloniaux", qu'il est ainsi question.

L'idée de *sources* est cependant bien mise en œuvre par Jean-Marie Seillan lorsqu'il se montre attentif à la documentation dont ont pu se servir les écrivains, soucieux de se justifier par des références récurrentes, voire par de longs emprunts, aux écrits des voyageurs, explorateurs et autres témoins revenus du "terrain". Il y a là de très intéressantes confrontations, qui montrent notamment que l'Afrique, de plus en plus explorée à cette époque, mais tout de même encore suffisamment *terra incognita* pour titiller l'imagination, susciter des fantasmes et nourrir des utopies, est un thème porteur sur le marché de la librairie, entraînant la concurrence des "témoins", des savants et des littérateurs. L'époque, on le sait, correspond précisément au *scramble for Africa* qui met en branle diverses nations européennes. À partir de ces romans de qualité souvent diverse,

longuement présentés et cités par J.-M. Seillan, on se fait assurément une idée saisissante à propos du mélange de savoirs réalistes, d'images et d'ignorance qui a constitué l'horizon de la représentation pour les acteurs de l'époque. La décennie 1880 semble bien, à cet égard, marquer un tournant, le dosage du "mystère" se faisant moindre à partir de cette période, ce qui ne suffit pas à éviter, bien sûr, clichés, demi-vérités et fantasmes. L'Afrique "entre donc en littérature" autour de 1890, années où l'on s'intéresse beaucoup à l'archaïque, à l'inconscient, au fantastique, en somme à l'altérité anthropologique de l'humain.

J.-M. Seillan fait fort bien de ne pas souscrire à "l'aveuglante idéologie du chef-d'œuvre" (p. 8), et de prendre en compte aussi bien les Maupassant et les Zola que les Louis Noir et les Bousсенard, les "*minores*" aujourd'hui oubliés, en passant par Jules Verne, qui occupe de nos jours un rang canonique intermédiaire. De même que les romanciers de l'aventure africaine sont souvent négligés par la critique spécialisée, de même les grands noms de la littérature ne se sont guère avancés à traiter du continent noir avant 1900. On notera l'attention tout à fait justifiée que l'auteur apporte à l'idéologie du positivisme et du scientisme laïc. À l'inverse, il est relativement peu question du roman ou du récit du missionnaire, du moins comme secteur éditorial particulier : je pense par exemple à un roman comme *Sang noir. Scènes de la vie esclavagiste dans l'Afrique équatoriale* (1893), de l'abbé Vigneron. D'une manière générale, une étude plus systématique du secteur de l'édition, avec ses données matérielles et comptables, avec ses collections plus ou moins légitimes et ses lectorats, pourrait compléter un jour ces belles analyses.

L'organisation globale se répartit en quatre types de récits : les explorateurs, les aventuriers, les politiques, les fondateurs. C'est une excellente répartition, dans la mesure où elle permet de distinguer des poétiques spécifiques (le traitement du paysage, par exemple, ou les notes documentaires), en rapport avec des modes d'action, des valeurs et des idéologies. Quant à la bibliographie, il y manque sans doute beaucoup d'ouvrages de littérature secondaire : le seul titre en langue étrangère est la thèse (en allemand) de Martin Steins, alors qu'il existe, surtout en anglais, de très nombreuses publications, y compris à propos de la France.